

Lettre au mentor, frère, bum

Paul-Marie Lapointe

Numéro 131, automne 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55669ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lapointe, P.-M. (2003). Lettre au mentor, frère, bum. *Québec français*, (131), 10–10.

LETTRE AU MENTOR, FRÈRE, BUM

Tu ne mourras pas, ton amour est éternel.

PAUL-MARIE LAPOINTE

Salut à toi, Roger. Salut à toi grand frère, grand bum, salut à toi tout feu tout court, et d'abord salut à toi, mentor. Aujourd'hui, tu comprendras que les murs ont des oreilles, mais comme moi elles sont toutes là pour toi. Aujourd'hui, les murs ont des oreilles, mais qu'importe : je suis venu ici te remercier et te lever mes plus beaux chapeaux, les seuls qui en bout de ligne comptent vraiment, les chapeaux du dedans.

Il y a cinq ans, Roger. Cinq ans qu'on s'est rencontrés. FRN-je ne sais plus quoi. La chanson québécoise, et il y a des choses que l'on ne s'explique pas. Trois heures plus tard, malgré la timidité habituelle des premiers contacts et malgré mon nombril encore un peu vert, deux cernés s'étaient déjà cernés. Trois heures seulement, et nous étions déjà dans ton bureau superbement en désordre à discuter d'une possible maîtrise. Trois heures seulement, et ça sentait déjà l'atome crochu à plein nez.

Il y a cinq ans, Roger, et il s'en est passé durant tout ce temps du fructueux, du plus sérieux au délirant, toujours dynamisant, toujours la tête haute et exaltée, tournée vers l'avant. Il s'en est passé, des choses, Roger, et pour cause : tu étais un passeur. Un éclaireur de lanternes et un donneur de feu. De Shusterman à Hélène Monette, de Jean Leloup à Bourdieu en passant par Barthes, Bashung et Viala, du Groove à nos bondissements de comète jusqu'à la création, aux Études culturelles et à Houellebecq, tu en as ouvert, des portes, mentor, dans ma cabane de tête.

Tu en as ouvert, Roger, à des années-lumière des tours d'ivoire, des intellos qui se perdent à trop se monter des bateaux de mots. Qui se perdent, car tu m'as toujours dit et redit que l'essentiel pour les gens comme nous était de ne jamais oublier que la littérature, que tous nos romans, essais, théâtres et poésies et les discours qui en découlent devaient d'abord servir à nous ramener plus forts et plus vrais dans la vie, ou sinon foutaise. C'est ce que tu me répétais toujours, Roger, et sois sans crainte : je garde en moi comme un totem toutes les filiations qui m'ont rendu plus Patrick Roy que je ne l'aurais été sans toi. Je garde de toi le devoir de marcher droit, d'avancer viscéral et authentique, cow-boy et intègre au nez de la complaisance, des rêveurs en carton-pâte et du goût du jour toujours prêt à nous attraper dans ses lassos. Je garde de toi cette pensée comme un flambeau : si nous sommes fascinés par les mots des hommes, ce doit d'abord être pour revenir aux hommes. Comme un flambeau, et sois sûr que mon poing le tient très serré et très haut.

Mais quand je pense à toi, Roger, je pense aussi au frère, à l'ami. Drastiquement à l'ami. À celui qui, à la toute fin du mois de mai, alors que je m'écrasais de partout, a choisi de m'épauler, est venu me chercher sans hésiter. Une nuit à Saint-Romuald, une nuit avec ton vieux Béro, la musique et nos rires, avec nos cigares, nos remèdes et du vrai à volonté. Une nuit où tu m'as écouté et conseillé, écouté et requinqué, où tu m'as exhorté de me relever, de refuser d'être au plancher. Où tu m'as fait voir le souffle à portée malgré tous mes fonds du baril. Le lendemain au matin, j'ai mis tous tes mots, tes pieds au cul et tes courages à tout prix dans mon baluchon et je respire mieux aujourd'hui. Beaucoup grâce à toi, mon ami. Grâce à toi qui s'es assuré de ne me laisser repartir qu'avec une folle soif de vie. Une dernière poignée de mains, une folle soif de vie : encore plus que l'étudiant, c'est l'homme qui te remercie. Te remercie d'avoir été l'un des premiers à répondre présent lorsqu'il a eu besoin de trier ses familles. Merci Roger, merci troubadour, troubadour comme celui de Stephen Faulkner : merci de t'être « battu pour tes proches » comme chevalier sans peur et sans reproche ».

Pour finir, je te laisse sur un poème qui dit bien tout, tout ce qui serait trop long à raconter ici, tout ce qui, par pudeur, ne se dit qu'en poème. Un poème pour toi si près des poètes, pour toi et pour demain aussi, pour qu'au bout de nos yeux rougis nos manches se retroussent et que ton œuvre se poursuive, l'œuvre de l'intellectuel, de l'humaniste, de l'homme. Un poème pour toi et pour demain, donc : « Tant et plus ».



LE PASSEUR
DU SIÈCLE

QF 113 | PRINTEMPS 1999